

L'inscription

Marie-Christine Arbour

Numéro 141, avril 2014

Mathématiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arbour, M.-C. (2014). L'inscription. *Moebius*, (141), 29–34.

MARIE-CHRISTINE ARBOUR

L'inscription

« Le point n'a pas de dimension, mais pour des raisons pratiques, nous le représenterons ainsi », dit Z en piquant la craie sur le tableau noir. Elle frissonne. Voilà que lui est confirmée l'irréalité du monde. La matière n'est donc qu'une illusion. Z trace ensuite deux traits perpendiculaires, déclarant que la vie même est contenue dans ces axes. Elle admire la dévotion avec laquelle il moule les x et les y . Elle est persuadée qu'en son cœur repose l'origine, ce zéro si spectaculaire, cette intersection absolue. Z parle à la manière d'un automate, voix même de l'objectivité, et ses yeux ont l'éclat du métal. Lorsque Z la regarde, elle respire plus vite. Mais aimer Z tient de l'exploit : c'est mener la logique jusqu'à l'incompréhension.

Puis un samedi après-midi, elle voit de loin Z marcher tout en tenant la main d'un autre homme. Elle a un réflexe de jalousie qui la tétanise. Elle comprend que Z est une entité s'amalgamant à son semblable, qu'il défie les lois de la complémentarité, qu'il invente une équation subversive. Elle se cache dans une ruelle. Elle se félicite d'avoir coupé sa longue natte. Elle est une non-femme, à un cran de devenir cet homme qui séduira Z. Dans un élan d'insubordination, elle exerce ses droits sur un monde en soi empli d'incohérence.

Ce soir-là, pour se consoler, elle va dans les boîtes de nuit, s'agitant au son de cette musique diabolique. Elle sourit lorsqu'un homme ou une femme la regarde. On se perd dans une réflexivité étourdissante, jeu de miroir où l'original s'évanouit. L'exercice amoureux, comprend-elle, demeure une entreprise eschatologique,

une sorte de fuite vers le néant. Et ce qui fait obstacle au bonheur, c'est le corps, décrète-t-elle. De plus, tout dans l'univers s'interpénètre de façon honteuse. Z a bien affirmé l'existence du plan, fait de points, occupant deux dimensions, que l'on représente à tort par une feuille de papier. Voilà donc ce à quoi il faudrait ressembler : une chose sans épaisseur s'étirant à l'infini.

Elle s'observe dans un miroir et conclut que si on la divisait en deux dans le sens de la longueur, les deux moitiés ne coïncideraient pas. Elle pleure, pensant à Z, d'une régularité imperturbable, comme s'il avait été dessiné par un dieu maniaque. Sa beauté, qu'il nie avec élégance, toujours vêtu d'un jean et d'une chemise à carreaux, lui donnerait-elle une intuition supérieure ? Z vante certes les mérites de l'imaginaire pour résoudre les problèmes, mais lui-même semble doté d'une raison infuse.

Elle a recours aux fards pour redresser son visage : avec un peu d'application, elle effacera ces arcs trop prononcés, elle créera des lignes droites, le but étant de maintenir en équilibre sur son nez un cône imaginaire.

Personne ne relève sa transformation. On continue de la regarder avec indifférence. Mais il y a Hans, avec qui elle lutte pour le titre de meilleur élève, qui lui parle plus longuement.

— Mon père est psychiatre, dit-il, et il est convaincu que le savoir mathématique se sait tout simplement. Pense à Pascal. Il savait. Tandis que nous, nous savons que nous ne savons pas.

— Ou peut-être, nous ne savons pas que nous savons, lance-t-elle avec défi.

Elle pense à son visage qu'elle a habilement restructuré, avec l'art d'un peintre. Le défi consiste pourtant à se concevoir tout en étant conçue. Que suis-je ? se demande-t-elle. Une variable ou une constante ? Ou quelque chose d'affreusement compliqué qui se déploie dans la lourdeur ?

Elle s'assied, s'assurant que ses pieds sont bien parallèles. La voix de Z l'engourdit comme une piqûre de scorpion.

— Nous allons dériver et intégrer. Et nous allons tendre vers l'infini, dit-il.

Elle écoute avec l'impression de rêver. Dériver, n'est-ce pas errer en quête d'amour? Il serait si doux de disparaître. Elle regarde les mains de Z. Oui, sous ces mains, elle se transformerait en une belle ellipse avec comme foyer la gorge d'où s'échappent les mots.

Elle rejoint Hans à la sortie du cours.

— Je crois que je saurai savoir, déclare-t-elle.

— C'est un début. D'ailleurs, veux-tu venir à un party?

— Un party comment?

— Un party comme cela, déclare-t-il en écrivant une adresse sur un bout de papier.

Elle s'est coiffée comme un matador, s'est fardée afin de redresser les imperfections, et elle n'a en tête qu'une litanie: 1 et 1 ne font pas deux. L'endroit est enfumé, les étudiants en mathématiques savent au fond s'amuser, et elle se sert de ce punch qui a un fort goût de rhum. Puis Hans paraît, les yeux cerclés de noir, vêtu d'un vieux complet. Il se hisse sur une chaise et dit:

— *Tabernou sangles / Mashou dru alta / Aphia makerous.*

Il la rejoint ensuite, la saluant avec componction, et il explique:

— Je fais des haïkus stochastiques. Je veux poursuivre le travail de Joyce, cette traversée du langage où le sens prend son impulsion. Je prouverai que le langage tend vers les mathématiques.

— Ton poème pour moi parlait d'amour, dit-elle.

— Ah, l'amour, toujours tangent à la haine, lance-t-il.

Il sort un stylo et avec un air concentré, il lui demande de se retourner et de relever son chandail. Elle s'exécute, déjà ivre, prête à tout. Elle sent un chatouillement au bas de son dos. Elle comprend que Hans est en train d'écrire quelque chose.

— Voilà, déclare-t-il, tu as sur toi un haïku et une équation de mon invention. Je vais un jour prouver que le hasard a un sens.

Elle fait face à Hans et lui trouve des yeux incandescents.

— Nous sommes à des millimètres l'un de l'autre, une distance en soi infranchissable, déclare-t-il avant de se détourner.

Elle ressent une vive joie à l'idée d'être une chose sur laquelle on a écrit. Peut-être est-elle maintenant porteuse d'un sens nouveau, un sens redéfini par sa volonté de plaire. En ce moment, elle sait. Elle quitte le party en riant seule. Elle se promet de dormir sur le ventre afin de garder intacte l'inscription.

Le lundi, à la première heure, elle se présente au bureau de Z, lieu d'une anagogie féroce. Fardée, peignée comme un garçon, elle garde le corps légèrement détourné afin d'en diminuer le volume. Elle frémit lorsqu'il pose ses yeux bleus sur elle. Oui, se dit-elle, je veux me perdre dans le savoir. Elle ne fait que dire « Regardez » en se tournant et en relevant son chandail. Elle est persuadée que sa chair vaut plus que tout algorithme. Comment Z peut-il ignorer cette fleur ténébreuse qui se déploie dans le ventre des femmes ?

— C'est Hans qui l'a écrit, précise-t-elle.

La voix de Z s'adoucit.

— *Xyc dron / Qu rag / Amed dio*, lit-il.

Il semble réfléchir un moment.

— Et l'équation est intéressante, dit-il enfin, tandis qu'elle se tient devant lui, en partie dénudée.

Elle commence à parler avec précipitation, débitant ce qui constitue un discours amoureux.

— J'ai ma petite idée. Pourquoi ne pas concevoir une matrice circulaire où les variables voyagent dans le sens des aiguilles ?

Tacitement, elle veut communiquer à Z sa conviction intime, à savoir que la vie est un cercle.

— Intéressant, oui. Mais n'oubliez pas que la simplicité est d'or. Pensez au triangle 3-4-5 ou à l'efficacité de pi.

Il a les mains posées à plat sur son bureau, ces mains aux phalanges comme des billes ornant un chapelet à dévider en priant. Elle le regarde avec des yeux agrandis, certaine qu'elle a réussi à l'impressionner, ne serait-ce qu'un peu. Il lui a bien caressé le dos, il a examiné sa peau criblée de

petits points qui, s'ils étaient élargis, dévoileraient la danse du sang. Elle a chaud. Z fait un petit geste ecclésiastique de la main et dit sur un ton doctoral :

— Bien, rendez-vous au cours. Nous discuterons de tout cela. Aujourd'hui, nous verrons les fractales.

Elle s'écrierait : Je suis une fractale, je me déploie tout en me resserrant, je ne cesse d'engendrer de nouvelles formes, je me transforme pour vous. Mais elle ne fait qu'entrouvrir la bouche, tout à coup muette.

Elle se promet à ce moment d'être celle qui saura savoir.

Elle se savonne le dos à regret, acceptant d'effacer l'inscription ainsi que la trace subtile laissée par les doigts de Z. Mais elle croit avoir gagné : il a vu, oui, il a vu le bassin se délier comme une vague qu'on ne peut quantifier, roulant éternellement.

Elle se maquille (ou plutôt redresse ses traits), peigne ses cheveux courts, coupe ses ongles au point où ils saignent, et se déclare prête à tracer des symboles dans son cahier, avec la conviction toutefois que le corps l'emporte sur l'abstraction.

Elle marche sur le trottoir en faisant bien attention de ne pas piler sur les interstices. « *Xyc dron / Qu rag / Amed dio* », se répète-t-elle, traduisant ces vers par « Les variables emplissent / Le sexe qui n'est qu'un déchet / Que n'aime pas Dieu. »

Que n'aime pas Dieu.

Les dés de Dieu.

Et un jour, quand elle aura dérobé à Z tout son savoir, elle cessera de l'aimer, redevenant une femme capable d'affirmer : « C'est ce qu'il fallait démontrer. »

